



## CAMILLE VIRÉ

TUÉ LE 15 JANVIER 1915, A ROCLINCOURT (PAS-DE-CALAIS)

*Promotion 1910. — Lettres.*

Avant que la guerre donnât à Camille Viré l'occasion d'appeler sur lui l'admiration de ce qu'il y avait de plus brave au 1<sup>er</sup> régiment de zouaves de marche, l'énergie du caractère, la trempe de la volonté et l'élévation du sentiment signalaient déjà en lui une âme d'élite.

La vie lui a été rude et comme hostile : deuils, maladies, épreuves ont entouré sa jeunesse. Il avait accepté, avec un fier courage, l'adversité. Tous ceux qui l'avaient connu de près avaient reconnu et admiré en lui la vaillance, la constance et la générosité.

Camille Viré, né à Alger, le 24 juillet 1891, s'était profondément attaché à l'Algérie : ce fut pour lui une joie que sa nomination à l'École normale d'Alger, au sortir de l'École normale de Saint-Cloud. Son père avait aimé l'Algérie ; il l'avait étudiée et avait publié le résultat de ses recherches d'observateur et d'érudit. Le fils se serait bientôt engagé sur

les traces du père aux premiers loisirs. Si vive cependant qu'ait été sur lui la séduction de l'Algérie, au fond de son cœur restait vivace l'attachement au terroir originel, à la maison, au jardin, aux collines et aux bois de Lorrez-le-Bocage, village gâtinais, endormi loin de tout, et où l'on croit respirer l'air de la France d'autrefois. D'ailleurs, le souci des études et les attaches de sa famille avaient de bonne heure rappelé Viré d'Alger à Paris. Il fut élève de l'École Lavoisier et y fit de solides études qu'il poussa jusqu'à un baccalauréat sciences, après quoi, son goût pour les études morales et philosophiques l'emportant, il entra au collège Chaptal et y suivit les cours de préparation au concours de Saint-Cloud pour la section des lettres.

Ses goûts se partageaient décidément entre les lettres, morale, philosophie, histoire, et du côté des sciences, géographie, géologie. La justesse, la précision et même la rigueur étaient son affaire. Il était fervent à la lecture et à la méditation des moralistes, des philosophes et des poètes. Une ardeur de jeune stoïcien brûlait en lui. C'est elle qui éclairait sa vie, dans l'étude comme dans l'action.

Entre autres reliques de Camille Viré, j'avais naguère dans les mains un de ses carnets du temps de l'école, aux dernières pages duquel il y a des croquis de tranchées françaises et ennemies. Ce carnet a une épigraphe ; la voici : « C'est une chose terrible d'être heureux. Comme on s'en contente ! comme on trouve que cela suffit ! Comme, étant en possession du but apparent de la vie, le bonheur, on oublie le vrai but, le devoir ! » (V. Hugo, *Misérables*, IX — 1, 5<sup>e</sup> partie.) C'est là un exemple des idées et des sentiments que Camille Viré recherchait et retenait aux œuvres des penseurs et des poètes ; voilà la substance dont il entendait nourrir sa vigoureuse et noble personnalité.

Réservé et silencieux, mais avec des ressources de gaieté et d'expansion, une fois la confiance établie, Camille Viré était fait pour l'amitié plus que pour la camaraderie. La solidarité banale n'était pas son fait. Mais combien il lui fut aisé, à

Saint-Cloud, de concilier camaraderie et amitié ! Quel souvenir ont gardé de lui ses camarades, et de quel cœur ils le pleurent et l'admirent à présent !

Pendant son séjour à Saint-Cloud, Viré fut menacé de tuberculose. Il accepta et soutint cette menace avec une froide résolution, consentant d'ailleurs à peine à se reconnaître malade. Il arriva aux épreuves du professorat dans un état qui nous préoccupait, et, en pleines épreuves, il fut frappé d'un deuil cruel. Il fallut le lui cacher quelques jours. Un hasard malheureux, interprété par son instinct, le lui révéla avant la fin de l'examen. Il fut reçu. Il quitta l'École douloureusement attristé, très affaibli, mais résolu à utiliser, d'abord les vacances, et ensuite le service militaire, pour faire une cure radicale d'entraînement physique.

Il fut incorporé au 40<sup>e</sup> régiment d'infanterie. J'ai cru alors devoir appeler sur lui l'attention et la bienveillance de ses chefs, bien certain pourtant de ne pas lui faire plaisir, s'il venait à être informé de ma démarche. Il allait au régiment, bien résolu à se donner autant que personne au devoir militaire. Patriote ardent, il se sentait plus étroitement obligé, par ses convictions et par sa profession future, à donner, au point de vue moral et militaire, un exemple constant. Et il fut, en effet, le soldat qu'il avait voulu devenir, infatigable, parce que jamais il ne s'avouait à lui-même être fatigué. Ses souvenirs algériens l'engagèrent, devenu sous-lieutenant de réserve, à demander l'entrée au 1<sup>er</sup> régiment de zouaves.

Ainsi revint-il à Alger. La malchance ne cessait pourtant de lui donner des occasions de fière et entêtée résistance. Au printemps de 1914, il souffrit cruellement d'un flegmon ; il en était à peine guéri, quand la guerre apparut inévitable. Des chefs bienveillants voulurent l'empêcher de partir : une place d'officier payeur était vacante, emploi qui retenait l'occupant en Algérie pendant un certain temps, elle lui fut offerte. Il repoussa l'offre avec tout le frémissement de son impatience d'embarquer. On insista : il était le plus jeune officier, il devait donc accepter le poste dont aucun autre ne

voulait. Il déclara sa résolution, s'il en était ainsi, de donner sa démission d'officier, pour s'engager comme zouave de 2<sup>e</sup> classe. On n'insista plus.

Le 1<sup>er</sup> régiment de zouaves, dédoublé après avoir reçu ses effectifs de réserve, forme le 7<sup>e</sup> zouaves, où passe Camille Viré. Ces belles et ardentes troupes arrivèrent au moment où nos alliés eux-mêmes ont douté de la fortune de la France. Aux premiers jours de septembre 1914, le 7<sup>e</sup> zouaves était cantonné au sud de Paris, à Massy-Palaiseau, attendant les événements et les ordres. Il se porta au nord et fit halte devant le monument commémoratif de l'autre guerre, au Bourget. A partir du Bourget, marches et positions du régiment sont marquées au crayon rouge sur les cartes d'État-major de Camille Viré. A ce moment, l'armée de Kluck infléchissait vers l'est son mouvement, et Paris étant dégagé, les troupes d'Afrique se dirigeaient vers Meaux, puis au nord de Meaux.

Le 7<sup>e</sup> zouaves rencontra l'ennemi vers Penchard et s'engagea dans l'immense bataille. C'est à Chambry que le régiment donna, dans une brillante offensive qui prit une partie des forces adverses entre deux feux, le 7 septembre. Voilà Camille Viré en pleine bataille de la Marne, menant sa section au feu avec un froid mépris du danger, une claire vision de ce qu'il faut faire pour interpréter les ordres reçus et tirer parti de tout. A la tête de sa section, au moment où il donnait un ordre à sa gauche, il reçoit une balle de fusil qui traverse le poumon droit et sort sous la pointe de l'omoplate. Il ne tombe pas, refuse de se laisser emmener. Sa blessure ne comptait pas : la retraite de l'ennemi commençait et à cette heure naissait la victoire de la Marne. L'ordre était de tenir, de se faire tuer plutôt que de céder du terrain : Viré tient encore, le poumon droit traversé.

Le lendemain, Viré était cité à l'ordre du régiment pour avoir gardé le commandement de sa section trois quarts d'heure après avoir été grièvement blessé.

Un commandant du 7<sup>e</sup> zouaves, vétéran, et connaisseur

en fait de courage, vint le trouver après le combat, et, sans douter de la guérison du blessé plus que le blessé lui-même, il dit au sous-lieutenant : « Viré, venez dans mon bataillon, on se fera casser la tête ensemble. »

Par une rare et précieuse exception, on évacua le blessé vers les siens, vers la petite maison de Lorrez-le-Bocage : l'automobile stoppe à la porte en pleine nuit, et le blessé en descend, accueilli avec étonnement, avec angoisse, puis avec joie, quand sa confiance souriante a fini par rassurer le cœur des siens. Il arrive à Lorrez le 9 septembre, et désole son médecin par l'insouciant gaieté avec laquelle il prend son mal. Au bout de quelques jours, impossible de le faire tenir tranquille.

En haut d'un long escalier aux marches raides, puis en haut du jardin en pente vive, il y a une terrasse et un pavillon, d'où l'on voit au loin les coteaux et les bois de la vallée du Lunain ; c'est là le coin préféré de Camille Viré ; la tentation est trop forte, le blessé y monte. Le médecin arrive : son blessé est au jardin, lui dit-on, et il s'inquiète ; on le fait monter au pavillon, il s'irrite, il s'emporte à mesure qu'il monte : « C'est du suicide », dit-il entre ses dents. Le blessé le reçoit en plaisantant. Le 1<sup>er</sup> octobre, il se dit guéri ; on ne peut le retenir ; il rejoint.

Le 7<sup>e</sup> zouaves avait marché. Il était en Artois. C'est maintenant la guerre de trous et de sapes que Camille Viré va apprendre. A la mi-novembre, son régiment est aux tranchées, à l'est de la route d'Arras à Lille, à Écurie. La ruée du nombre menace toujours de submerger nos lignes.

Le 25 novembre, la section que commande Viré est chargée de défendre un élément de tranchée du secteur avancé, en face d'un saillant en V formé par les tranchées ennemies, saillant périlleux et incommode, qu'il s'agit d'effacer. Mais, pour le moment, c'est l'ennemi qui attaque. Il a poussé deux galeries de mines sous la tranchée où Viré commande une section dont les soixante-cinq hommes sont réduits à trente-cinq. Les mines font explosion ; sur la

tranchée bouleversée une compagnie ennemie s'élançe en hurlant ses hourras. Viré songe à l'arrière et, pour protéger la deuxième ligne, organise un barrage de sacs de terre, tout en soutenant l'attaque : parmi ses zouaves, les uns entassent les sacs, les autres tirent ou jettent sur l'ennemi des pétards de mélinite. Sa demi-section fait illusion par son ardeur à combattre et à s'organiser sous le feu : elle tient la compagnie ennemie en échec, jusqu'au moment où le sous-lieutenant est atteint d'une balle à la tête. Ses hommes l'évacuent. La tranchée fut prise, mais reprise le 26. Viré est de nouveau cité à l'ordre du régiment pour la belle part qu'il a prise à une résistance héroïque contre une attaque ennemie supérieure en nombre. La balle reçue par Viré s'était fragmentée en frappant l'os du rocher : la moitié en reste dans l'os « J'ai maintenant du plomb dans la tête », disait Viré en riant, quand il fut guéri de cette seconde blessure « beaucoup plus légère que la première », m'écrivait-il de Berck où on le soigna.

Le sous-lieutenant Viré fut alors proposé pour la Légion d'honneur. Cette bonne nouvelle me parvint en même temps que celle de sa seconde guérison ; je lui écrivis pour le féliciter. Avec sa simplicité coutumière, il me répondit le 1<sup>er</sup> janvier 1915 de l'hôpital de Berck : «... Oui, j'ai été l'objet d'une proposition pour la croix. Mais je ne sais pas du tout si la chose a été suivie ; je ne le crois pas. L'essentiel, d'ailleurs, est que chacun fasse humblement de son mieux, dans son petit coin, sans marchander sa peine ni sa vie. La meilleure récompense individuelle sera la grande victoire collective et la libération du pays. » Ainsi faisait-il abnégation de la gloire, comme il avait fait abnégation de la vie.

En m'écrivant de l'hôpital le 1<sup>er</sup> janvier 1915, c'est son adresse en campagne que me donnait Viré : 4<sup>e</sup> compagnie du 7<sup>e</sup> zouaves (S. P. 68). Il rejoint ses zouaves le 2 janvier : congé de convalescence, permission, rien de tout cela n'est pour lui ; de l'hôpital au front. Il retrouva ses compagnons d'armes, mais non pas tous, là où il les avait laissés ou peu

s'en faut, à Roclincourt. Il prend le commandement de la compagnie ; à vingt-trois ans, il commande devant l'ennemi deux cents hommes répartis sur 500 mètres de tranchée. Dans la dernière lettre qu'il ait écrite aux siens, il disait : « Devant Roclincourt, 6 janvier 1915, 14 heures. — Très chers, deux jours et deux nuits terribles. La moitié des nôtres par terre ; moi, indemne par miracle. Tranchée sautée par mine souterraine. Attaque allemande. Erreur de notre artillerie qui tire sur nous à mélinite. Contre-attaque poussée trop loin et qui me laisse seul avec trois hommes en deuxième ligne allemande, à 3 heures du matin, le 4. Retour sous le feu franco-allemand à travers champs, seul, ramenant par les pieds le cadavre du lieutenant Morin. Jamais encore je n'avais vu pis. Je suis cité à l'ordre du régiment. » La fièvre du combat a donné cette densité et cette rapidité qui font crépiter la pensée comme les étincelles au foyer. Cet état de concentration et de tension est celui dans lequel Camille Viré défiait et a reçu la mort.

Le 15 janvier 1915, la 4<sup>e</sup> compagnie reçoit l'ordre d'attaquer les tranchées allemandes de Roclincourt. Viré s'élance à la tête de ses hommes, franchit les trente mètres qui séparent la tranchée française de la tranchée ennemie, saute chez les Allemands, suivi de ses zouaves. Il reçoit une balle au ventre et un coup de baïonnette au cou, il tombe mortellement atteint. Ses hommes s'acharnent pour le sauver : ils l'aimaient et s'émerveillaient de sa bravoure. Plusieurs tombèrent auprès de lui. L'attaque avait échoué. Mais pouvait-on endurer cette pensée d'abandonner là-bas, même mort, le sous-lieutenant Viré ? La nuit, l'attaque fut reprise et elle réussit. Mais il y eut encore dix zouaves tués auprès du corps de leur officier. La compagnie resta maîtresse de la tranchée, et on releva le sous-lieutenant et ses frères de combat.

L'intrépidité et la jeunesse de ce héros inspirèrent respect à l'ennemi et lui dictèrent des sentiments qu'il a rarement manifestés dans cette abominable guerre. Viré était tombé expirant entre leurs mains. On trouva ses blessures pansées

avec soin. L'or qu'il portait dans sa ceinture y était encore. On avait examiné ses papiers, retiré peut-être les documents qui avaient un intérêt militaire, mais tout le reste, ce qui était personnel, avait été placé en bon ordre sur une motte de terre.

Le même jour que lui tombèrent devant Roclincourt un commandant, deux capitaines, trois lieutenants et un autre sous-lieutenant du régiment. Au 7<sup>e</sup> zouaves, et parmi les troupes du secteur, une circonstance frappante ajouta à l'émotion causée par sa mort : le jour même où il donnait sa vie, était arrivée au régiment sa nomination de chevalier de la Légion d'honneur, et il l'a ignorée. Il était mort depuis deux semaines, quand nous lisons avec tant de fierté dans le *Journal officiel* du 31 janvier 1915, non sans un pressentiment douloureux, ces lignes glorieuses : « Chevalier de la Légion d'honneur : M. Viré (C. A. E.), sous-lieutenant de réserve au 1<sup>er</sup> régiment de zouaves de marche : blessé grièvement le 7 septembre 1914 et, revenu au front, a été blessé de nouveau en disputant aux Allemands, dans un corps à corps, un barrage dont les défenseurs avaient été mis hors de combat par une bombe. »

Des honneurs militaires exceptionnels furent rendus à Camille Viré par ordre du général Traffort. Le 2<sup>e</sup> et le 3<sup>e</sup> régiment de zouaves et le 5<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique assistèrent à ses obsèques à Anzin-Saint-Aubin : si près de l'ennemi, on voulut qu'une grande cérémonie militaire accompagnât la dépouille de ce brave. Le décret qui le nommait chevalier de la Légion d'honneur fut lu par le général lui-même sur sa tombe, pendant que le canon tonnait, tout proche.

Il repose avec les zouaves qui se firent tuer avec lui et pour lui, non dans le cimetière, mais auprès du cimetière, devenu trop petit, d'Anzin-Saint-Aubin.

Saint-Cloud, avril 1915.

V. BONNARIC.

---